
Un zouave, place Pigalle, collection « Xénophon »

Georges Clément

Présent, n° 6569 du 15 avril 2008

Georges Clément:
« Un zouave, place Pigalle »

Diplômé de l'École supérieure de commerce, Georges Clément, possède à son actif une œuvre littéraire importante. Il vient de publier aux Editions Fol'fer *Un zouave, place Pigalle*.

En février 1934, un vieil homme, Ladislas Waldlewsky, vit les dernières heures de sa vie dans le soir qui tombe sur Oran. Sa vie qui a commencé bien des années plus tôt en Pologne, qui a continué dans le Paris de la Commune et qui s'est poursuivie en Algérie française. *Un zouave, place Pigalle* est une vaste fresque érudite qui allie le récit intimiste à l'histoire. Souhaitons vite un deuxième volume. – C.R.

— *Avez-vous écrit un roman historique au travers des destins croisés de plusieurs familles ou la vie de ces familles confrontées au tourbillon de l'histoire ? Vous sentez-vous davantage romancier qu'historien ?*

— Je n'ai pas voulu écrire un roman historique, mais dès lors qu'une histoire se déroule dans le passé elle s'inscrit automatiquement dans un contexte historique. Par contre, je suis intimement persuadé qu'aucun destin, même individuel, ne peut s'abstraire de l'Histoire. Elle est toujours présente, même dans ses périodes de calme. Elle court comme le furet de la chanson, mais n'émerge que à certaines époques où elle décide de tout. Pour ma part, je suis poète et romancier, c'est-à-dire, comme le disait Camus, artiste. Mais je suis aussi historien, ayant été un élève de Jean Tulard à l'école pratique des Hautes études de la Sorbonne de 1988 à 1999, et ne puis-je traiter du contexte ou des événements dans lesquels baignent mes personnages qu'avec le sérieux, la minutie et l'objectivité requise pour un historien. En cela je refuse de « faire des enfants à l'Histoire » et prends la précaution, dans mes romans, de séparer les descriptions historiques de la vie des personnages. Je n'ai fait qu'une exception dans le Zouave : Dombrowsky est le parrain de Ladislas.

— *Avez-vous puisé votre inspiration dans votre histoire familiale ?*

— Absolument pas.

— *Le personnage de Sybille, violente passionaria de la Commune, n'est pas sans ressemblances avec les héroïnes hugoliennes, ni évidemment avec Louise Michel Quelle figure féminine en est la véritable inspiratrice ?*

— Aucune, elle est née spontanément, et son nom qui équivaut à celui « d'énigme » est assorti à l'archétype qu'elle représente : pourquoi va-t-on au bout d'une logique suicidaire et révolutionnaire ? Bien entendu, elle vit la vie des « pétroleuses » et des « viragos » qui furent les plus enflammées des soldats de la Commune. En ceci elle est habillée et se comporte comme ses sœurs de l'époque dont on voit les visages hâves sur les photos de la Commune : des regards brûlants sans aménité.

— *Vous êtes l'auteur de recueils de poèmes, de romans, pourriez-vous nous en dire un peu plus sur votre œuvre ?*

— En vérité j'ai commencé il y a vingt-cinq ans à faire de la poésie, que j'ai commencé à

publier il y a dix ans exactement. Il s'agit donc d'un pilier de mon travail littéraire : cinq recueils publiés et un sixième en préparation pour la fin de l'année. Mais j'ai commencé en même temps — en 1989 — un travail d'élaboration et de rédaction d'un roman « total » sur la guerre d'Algérie qui est terminé mais non publié : « Les Indésirables ». Pour le fonder, j'avais tout d'abord rédigé des nouvelles qui me permirent de donner à mes familles de personnages (les Torregrossa, les Gaillarde,, les Waldlewsky, les Désagneaux, et les Pérez) des racines qui, pour certains, remontent à 1509, date de la conquête d'Oran par le cardinal Cisnéros Ximenez. Ce sont ces histoires courtes qui me servent pour bâtir un cycle de romans comme le Zouave ou bientôt *Les griffes du lion*. Mais comme je suis engagé dans le combat politique, j'use de mes possibilités littéraires pour les mettre au service de mes analyses et cela a donné *Assaut contre l'Occident chrétien* qui fut édité en octobre dernier par Godefroy de Bouillon. Il s'agit de mon seul livre politique, et ce sera le dernier puisqu'il me semble avoir tout dit sur les temps qui sont les nôtres. La littérature mérite mes efforts puisqu'elle permet de traiter des mêmes problèmes avec plus de profondeur et l'espoir de la durée.

Propos recueillis par Catherine Robinson

La Lettre de L'Indépendance, n° 48, juillet 2008

Qu'avez-vous lu ce mois-ci ?

Un zouave, place Pigalle

C'est par le truchement d'un jeune émigré polonais à Paris, Ladislas, que l'auteur nous entraîne avec assurance et brio au cœur des remous qui menèrent à la décomposition du Second Empire, puis à sa disparition après le désastre de Sedan. Marqué encore enfant par la mort de ses parents survenue lors d'une manifestation en faveur de l'indépendance du Grand Duché de Varsovie, violemment réprimée par l'occupant russe, il s'intègre, adolescent, à la communauté polonaise exilée à Paris. Il y devient le protégé de Jaroslaw Dombrowski, futur et ultime responsable militaire de la Commune de Paris, qui périt sur les barricades.

C'est à la suite d'un malentendu greffé sur une aventure amoureuse en dehors de toute convention, que le jeune homme est amené à participer à l'insurrection, et il ne sera sauvé de la fureur versaillaise que grâce à l'intervention d'un lignard, spectateur de son innocence, Espagnol d'Oran qui s'est engagé au service de la France. Ainsi Ladislas, le périple révolutionnaire achevé, rejoindra cette ville, alors française, où nous assistons à ses derniers moments, en 1934, tandis que le film de son existence mouvementée défile une dernière fois devant ses yeux.

Le poids du destin est particulièrement présent dans cet entrelacs parfaitement maîtrisé de situations couvrant tant l'Europe que l'Algérie, dont révocation alterne entre présent et passé. Car il s'agit à la fois d'une reconstitution d'un moment historique et d'une création littéraire, pour laquelle lyrisme et réalisme se mêlent avec harmonie. Tous les éléments du canevas convergent vers ces débuts fratricides de la 3^{ème} République, inaugurés par la naissance et l'anéantissement d'une insurrection que l'auteur a la grande intelligence de ne pas condamner dans son principe, même s'il en que les puérités et les folies désespérées qui ponctuèrent la Semaine Sanglante. Il ne faut pas oublier que la Commune de Paris, fut avant toute chose un mouvement patriotique en réaction à la lâcheté des élites de l'époque, ce dont témoigne bien le prédécesseur de Dombrowski, le colonel Louis Rossel, que l'Adolphe Thiers fit fusiller sans état d'âme.

Maurice Livernault
